

Théodomir, évêque d'Uria, fut transféré à Santiago en 835. Or, on est, à cette date, en plein christianisme, à une époque historique relativement rapprochée, et on s'explique difficilement que les pèlerins de la Bretagne soient venus passer par le Lyonnais et les Cévennes pour se rendre à Santiago ; le chemin le plus court était certainement celui qui aurait suivi les côtes de l'Océan ; cette route, plus ou moins bonne, existait certainement.

Pourquoi les pèlerins chrétiens, au lieu d'abrèger le trajet, l'allongeaient-ils d'une façon si insolite et si démesurée.

Et, d'abord, les pèlerins de la Bretagne passaient-ils réellement par la ligne de faite qui contourne les sources de la Loire et de la Garonne ? Sur ce point, nous n'avons aucune preuve, mais seulement le dire des paysans de Chatanay ; quelle valeur peut avoir ce dire ? C'est, il est vrai, une tradition locale ; une tradition vaut mieux qu'une légende, la légende peut être une invention née dans le cerveau d'un inventeur ; on n'invente pas une tradition ; elle se transmet, sur place, et n'est point un article d'importation.

Restait néanmoins cette question : « Pourquoi les pèlerins chrétiens suivaient-ils les lignes de faite à travers la France jusqu'au pic de Cortelo dans les Pyrénées, non loin de la Méditerranée, pour, de là, se rendre à Santiago, en suivant le versant nord de la chaîne des grandes Pyrénées et les monts Cantabres, au lieu de suivre le littoral de l'Océan ?

On doit d'abord reconnaître que la route, le long du littoral de l'Océan, pendant les temps féodaux, devait être bien défectueuse et bien irrégulière, cependant, la difficulté de circulation depuis la Bretagne jusqu'à la Bidassoa, par une route rapprochée du littoral, ne suffirait pas à elle seule à expliquer le trajet par les lignes de faite ; il fallait un motif autrement puissant pour justifier ce choix ; il fallait une